

jean-marc ligny

jihad

roman



PRESENCES

Denoël

Extrait de la publication

jihad

DU MÊME AUTEUR
AUX MÊMES ÉDITIONS

Collection Présence du Futur

Temps blancs

Biofeedback

Furia !

Yurlunggur

Dark

Collection Présence du Fantastique

Yoro Si

La Mort peut danser

« 36 15 Piège », nouvelle, dans

Territoires de l'inquiétude 6

jean-marc ligny
jihad

Denoël

roman

Collection PRÉSENCES
sous la direction de Jacques Chambon

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 1998, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.30543.0
B 230543.9

L'auteur remercie vivement :
Malek Chebel, pour le *Dictionnaire des symboles musulmans*,
Séverine Labat, pour *Les Islamistes algériens*,
Rachid Mimouni, pour *L'Honneur de la tribu*,
Merzak Allouache, pour *Bab El-Oued City*,
Ali Benouadfel, pour sa relecture attentive, ses corrections et précisions,
Afifa Lahmar, pour les mêmes raisons, ainsi que Mandy, Ayerdhal et Thomas Bauduret
Idir, pour *A vava inouva*,
Chaba Zahouania, Cheb Mami, Khaled, Tayfa et bien d'autres, pour la musique,
la bibliothèque de Paimpol, pour ses prêts gracieux de documents,
et Régine, sans qui ce livre ne serait pas ce qu'il est.

Le discours d'El-Hajdj au chapitre 9 est inspiré de discours d'Ali Benhadj publiés en 1989 dans *El-Mounquid*, organe du FIS, et d'une nouvelle d'Abdelhamid Benhedouga, *L'Éternité et le fusil*, parue en août 1993 dans *Le Monde diplomatique*.

La Pensée Unique mentionnée à plusieurs reprises dans

cet ouvrage a été définie par Ignacio Ramonet, dans son éditorial de janvier 1995 du *Monde diplomatique*.

Ce livre est une fiction ; tout rapport avec des personnages, sigles ou entreprises existant ou ayant existé ne saurait être que le fruit du hasard.

*Si tu parles, tu meurs.
Si tu te tais, tu meurs.
Alors dis, et meurs.*

(Une jeune Algérienne)

Chaque mot est une victoire sur la gangrène
(Zineb Laouedj, danseuse et poétesse)

*Le ventre est encore fécond
d'où a surgi la bête immonde.*

(Bertolt Brecht)

PREMIÈRE PARTIE

Djamal

Aït-Idja

Juillet 1388 de l'Hégire

Faites la guerre à ceux qui ne croient point en Dieu ni au jour dernier, qui ne regardent point comme défendu ce que Dieu et son apôtre ont défendu, et à ceux d'entre les hommes des Écritures qui ne professent pas la vraie religion. Faites-leur la guerre jusqu'à ce qu'ils payent le tribut de leurs propres mains et qu'ils soient soumis.

Le Coran, sourate IX (*le Repentir*), 29¹

Assis sur une pierre au pied d'un olivier torse, Ali Belkacem était occupé à bourrer son sipsi de *kif* quand il entendit les ronflements des hélicoptères. Il rangea précipitamment sa bourse, se leva et scruta le ciel chauffé à blanc à travers les branches tordues de l'olivier. Le grondement s'amplifiait, enflait derrière la montagne.

Ali jeta un œil à ses moutons disséminés dans la pente, vaquant en quête d'une herbe rare et sèche entre les oliviers moribonds. Le bruit ne semblait pas les inquiéter. Le vieux berger, si : lui savait ce qu'il signifiait.

L'ANI lançait un raid sur Aït-Idja.

Ali résista à l'impulsion de détalé comme un lapin. Au

1. Toutes les sourates sont tirées du Coran, traduction de Kasimirski, Garnier-Flammarion, 1970.

contraire, il tenta de se fondre dans l'ombre falote de l'olivier. Peut-être qu'ils n'allaient pas le voir, *bî din illâh*¹, qu'ils allaient passer simplement, s'éloigner vers Tizi-Ouzou... Peut-être que, cette fois, ils ne mettraient pas le feu à la montagne.

Trois hélicos surgirent un à un par-dessus le sommet dénudé, kaki et ventrus, chargés d'armes et de soldats. L'un d'eux dardait des tubes lance-missiles. C'était la dernière méthode employée par les stratèges de l'Armée nationale islamique : puisque les routes n'étaient pas sûres dans les montagnes de Kabylie, l'ANI attaquait par la voie des airs, sur des objectifs repérés par satellite. Du coup Tilelli commençait à s'équiper en défense antiaérienne... Or l'ANI expérimentait déjà une nouvelle tactique : des missiles antiguérilla Rasmottes à cible auto-acquise. La batterie antiaérienne d'Akbou avait été détruite par un de ces engins, qui avait suivi subrepticement la vallée de la Soummam, dans le lit de la rivière à sec. Mais ce n'était pas le cas ici : les tubes de l'hélico ne contenaient que des roquettes ordinaires.

Ali connaissait bien tout ce matériel. C'était son boulot de déterminer au premier coup d'œil les armes qui traînaient dans le djebel, accompagnées ou non de soldats.

Tremblant sous l'olivier, il vit déferler les hélicoptères rugissants (des Tigres français, nota-t-il) à quelques mètres au-dessus de sa tête. Les lettres KA étaient peintes en noir sur leurs flancs. Ils plongeaient dans la vallée – sur Aït-Idja. Ali se tourna vers le *qibla*, récita une prière muette et voua son âme à Dieu. Ses moutons s'égaillèrent dans la montagne, affolés par le vacarme.

En bas, la mitrailleuse lourde installée sur le toit de l'ancienne gendarmerie entra en action – *doum-doum-doum-doum*. L'hélico lance-roquettes riposta avec précision : l'étage du bâtiment vola en éclats.

Les appareils s'abattirent sur la place du marché et dégorèrent une horde de Kata'ib Allah – les redoutables com-

1. Voir lexique des mots arabes ou berbères en fin de volume.

mandos antiguérilla de l'ANI, aux uniformes couleur pierre et aux visages camouflés poussière. Ali se tordait les mains, ne sachant que faire (il n'avait qu'une vieille *Klach* dont la détente coïnçait). Il saisit l'antique paire de jumelles militaires qui pendait sous sa gandoura, vissa les oculaires à ses yeux ridés et les braqua sur le village.

Aït-Idja était mal défendu. Tous les hommes valides avaient volé au secours de leurs camarades d'Akbou pris entre deux feux : ceux de l'ANI et ceux de Dawla Chari à Islamiya, qui s'évertuaient chacun de leur côté à s'emparer de la ville, sous prétexte de contrôler l'oléoduc de Bejaïa. Seuls les vieillards, les femmes et les enfants étaient restés au village, ainsi qu'une garde restreinte autour de la mitrailleuse – réduite en charpie maintenant. Les Kata'ib Allah étaient à leur aise pour se livrer au carnage.

Dans ses jumelles, Ali les voyait défoncer les portes, éclater les vitres, vider les boutiques, traîner les gens dehors, les aligner contre un mur, trier les filles pour les violer, arracher les bébés aux bras de leurs mères et les abattre, piller les maisons, y bouter le feu... Scènes horribles, trop vécues déjà : c'était la troisième fois en cinq ans qu'Ali déménageait, fuyait son village détruit. *Pourquoi, pourquoi ?* Éternelle question sans réponse. Aït-Idja était un douar tranquille, à l'écart des grands axes, n'abritait ni dépôt d'armes ni poste de commandement, et n'avait aucune valeur stratégique, niché au bord de l'oued Mechtras, bien en vue sur les flancs du Djurdjura. Mais nul n'était à l'abri dans cette guerre sans fin, même perdu au milieu du djebel.

Soudain apparut dans le champ de vision erratique d'Ali celui qui semblait être le chef : juché sur le capot camus d'un Tigre, sûr de son invulnérabilité, il désignait tel ou tel objectif de son bras armé d'un Famas en braillant des ordres. Ali zooma sur lui, mais l'image amplifiée était floue et fuyante. Il sortit un trépied en alu de sous sa gandoura, le déplia, le ficha en terre et fixa ses jumelles dessus. Vu de sa position élevée, à sept cents mètres à vol d'oiseau, Aït-Idja vomissait flammes et fumées, secoué par les toux des armes automatiques et les

explosions des grenades. Les hurlements n'étaient pas audibles, les viols et tueries pas discernables.

Quand Ali se cala de nouveau dessus, le chef présumé des Kata'ib Allah avait sauté de l'hélico et se faisait amener une victime. Son visage était gris poussière comme les autres, mais ses bras nus et blancs ne laissaient pas place au doute : c'était un Occidental. Massif, autoritaire, d'un âge mûr. Galonné : un colonel ou quelque chose comme ça. Ali poussa le zoom à fond pour tenter de distinguer ses traits, mais le camouflage les brouillait, la visière relevée de son casque les ombrageait. Ali grava cette silhouette dans sa mémoire. S'il était le seul rescapé, son témoignage serait précieux. Un *kafir* qui commandait des Kata'ib Allah ! Ça méritait d'être signalé.

La victime entra dans le champ de vision, criant et se débattant, conduite par deux soldats. Ali la reconnut : c'était Fatima Saadi, la fille de Nourredine – que Dieu ait son âme. Fatima était la seule fille du village à oser se vêtir à l'occidentale, jean et T-shirt ou, comme aujourd'hui, corsage et minijupe. Elle avait beau défier le regard méprisant des anciens (dont Ali), ou celui lubrique ou jaloux des jeunes, se faire traiter de *fassika*, *fadjira* et semer le scandale, on avait beau lui dire que la montagne avait des yeux et que, hors du village, cette attitude la condamnerait à mort, Fatima n'en faisait qu'à sa tête. Elle était fière comme une princesse, car elle savait que son frère la protégeait – même depuis Hassi-Messaoud, à huit cents kilomètres au sud : elle n'avait qu'un coup de téléphone à donner pour qu'il fasse châtier aussitôt ceux qui avaient manqué de respect à sa sœur. Qui oserait défier le libérateur de Bouïra, le héros de la bataille de Sétif, le survivant des maquis du Zbarbar ?

Mais Djamal n'était pas là pour protéger Fatima, et les Kata'ib Allah se foutaient de sa réputation d'ex-grand guerrier. Fatima fut plaquée contre le capot de l'hélico, ses jambes écartées, sa jupe relevée, sa culotte arrachée. Les soldats riaient tandis qu'ils la maintenaient, tandis que le *kafir* baissait son froc et la prenait comme une ville conquise, sauvagement,

dans la violence et le sang, les flammes et la poussière, écrasant à grandes claques ses soubresauts de révolte...

Ali détourna les yeux. Ses lèvres tremblaient, une rage impuissante embrasait son vieux cœur. Il tendit la main vers sa *Klach*... Inutile : il était trop loin. Et il ne devait pas se faire repérer – il *fallait* qu'un survivant témoigne. Il replongea dans ses jumelles.

Le *kafir* s'apprêtait à tuer Fatima : il braquait son Famas sur le ventre de la jeune fille – quand une soudaine agitation s'empara de la troupe : tous pointèrent leurs armes vers la droite. Ali suivit la direction de leurs regards.

Une femme approchait en courant, poursuivie par un soldat qui tentait de la mettre en joue. Ali ne put la reconnaître. Le caïd blanc déchargea son arme sur elle – elle s'effondra à une dizaine de mètres des hélicos.

Puis elle explosa.

Ali sursauta et perdit la scène de vue. Il devinait qui s'était ainsi sacrifié : c'était Aïcha, la femme de Mohand ; en tant que spécialiste en explosifs, celui-ci gardait toujours chez lui au moins de quoi faire sauter un pont...

Fébrile, Ali mit du temps à recaler ses jumelles. Quand la place du marché se stabilisa de nouveau dans les oculaires, la situation avait évolué. Le *kafir* et ses sbires étaient partis, sans doute en représailles. Trois hommes armés d'extincteurs noyaient un début d'incendie sur l'un des Tigres – seul résultat apparent du sacrifice d'Aïcha... D'autres soldats commençaient à rassembler leur maigre butin autour des appareils. Fatima gisait dans la poussière, là où ses violeurs l'avaient lâchée. Inerte. Le *kafir* l'avait-il tuée ? Ali ne pouvait en être sûr à cette distance.

Les cadavres s'amoncelaient contre les murs de la place, le feu gagnait de maison en maison. Les Kata'ib Allah se regroupaient, ensanglantés par leurs massacres. Ali en avait assez vu. Il rangea ses jumelles sous sa gandoura et se laissa choir au pied de l'olivier, promenant un œil hagard sur ses moutons qui brouaient nerveusement les rares touffes desséchées, inquiétés par l'épaisse fumée qui montait d'Aït-Idja. Ali fixa son

regard sur cette fumée noire jusqu'à ce que ses yeux se mouillent de larmes. Il ferma ses paupières, mais le feu continua de brûler ses rétines.

Quand les Tigres décollèrent et le survolèrent, dispersant de nouveau les moutons dans la pente, Ali ne fit pas un geste pour se dissimuler, bien qu'il se trouvât en plein soleil. Peu lui importait maintenant de vivre ou mourir. Il en avait assez de cette prétendue guerre sainte. Il aspirait à la paix de l'âme, même s'il ne pouvait la trouver que dans la mort... *La retraite délicieuse est auprès de Dieu.*

Mais une fois de plus, Allah voulut qu'il survive pour témoigner. *Hamdoul'lah !* Les hélicos s'éloignèrent au-dessus du Djurdjura calciné par les incendies, l'ignorant comme le dernier des *mustadaphim* qu'il était.

Médina

« C'est beau l'Europe vue d'ici, pas vrai ? »

Djamal ne répond pas. Les yeux plissés pour atténuer la brillance de la mer, il observe les collines de Punta Maroqui, fantômes brumeux à l'horizon. Du haut du mirador de Perdicularis, l'Espagne semble à portée de main – à peine trente kilomètres à vol d'oiseau. Un grand hydrofoil blanc de la Fastline traverse le détroit, tranche les courants de son sillage écumant... observé et scanné par les balises MarSat du *limes*, la ligne-frontière invisible de jour mais qui, la nuit, coupe d'un pointillé rouge la Méditerranée de Gibraltar aux Dardanelles. En bas, des gosses jouent dans les vagues huileuses qui se brisent contre les rochers, mêlant leurs cris à ceux des mouettes.

La guerre paraît si loin...

« Hein, *khouya*, t'as pas envie d'aller voir de plus près ? »

L'homme s'exprime en arabe d'une voix basse, rocailleuse, essoufflée par le *chicha* qu'il sent à plein nez. Cette fois Djamal se retourne lentement, balayant du regard la ville de Tanger au loin, noyée dans sa pollution brunâtre – buildings blancs, minarets, vieux remparts, enchevêtrement de terrasses, foison d'antennes paraboliques – et le *sloum* de Beni Makada, collines-poubelles couvertes de cahutes de tôles, cartons et plastiques, dont la puanteur parvient jusqu'à ses narines.

Finalement ses yeux noirs s'abaissent sur le petit homme qui le serre de près : vêtu à la *kafir* (veste et pantalon gris, sweat

imprimé *American nightmare*), mal rasé, une moustache en bataille sous son nez proéminent, les yeux rougis par le hasch, un sourire auquel il manque deux dents.

« *Al harba ? L'Europe ?* insiste-t-il.

– Qu'est-ce qui te fait croire ça ? » rétorque Djamal, toisant le type.

Mince, frisé noir, des yeux ténébreux sous d'épais sourcils, des traits anguleux, une mâchoire saillante, un fin anneau d'or enserrant le lobe de l'oreille droite, vêtu également à l'occidentale (jeans, T-shirt noir uni, blouson de cuir brun râpé) : tel se présente Djamal.

Le petit homme désigne d'un signe de tête la dizaine de personnes accoudées au parapet du promontoire, abîmées dans la contemplation du détroit, du port, de la côte en face : tous sont noirs ou maghrébins, et portent des vêtements fatigués, des chaussures éculées ; l'un est nu-pieds, un autre en burnous rapiécé, capuchon sur la tête malgré la chaleur.

« Tous ceux-là ne rêvent que d'une chose : traverser. Mais regarde-les ! Aucun n'a de *flouze*.

– Et tu penses que moi j'en ai ? »

Le sourire du petit homme s'élargit, découvrant une troisième dent manquante.

« Mon frère, je sais que tu en as. » Il retrousse de l'index le bout de son gros nez. « Je le *sens*. »

Djamal hausse les épaules et s'accoude de nouveau au parapet, tourne le dos au passeur. Mais celui-ci ne lâche pas prise. Il s'assoit sur le muret de pierres, surplombant l'à-pic rocailleux au bas duquel se brise la houle défiée par les gosses hilares. Il extirpe un joint biscornu d'un paquet de Camel froissé.

« Tu fumes ? »

Pas de réponse. L'autre allume son joint, inhale une profonde bouffée, une seconde, puis reprend : « Je m'appelle Aziz. Je viens d'Oujda. C'est plus possible la vie là-bas. La guerre... *Mektoub !* » Geste fataliste, signifiant aussi bien « c'est ainsi » que « rien à foutre ». « Et toi, tu viens d'où ? Kabylie, pas vrai ? »

jean-marc ligny

jihad

Kabylie, début du XXI^e siècle. C'est la guerre civile. Les rebelles kabyles sont pris entre les deux feux de l'Armée Nationale Islamique et des factions intégristes, qui ne tolèrent pas leur liberté. Le village d'Aït-Idja est attaqué, Fatima violée par un mercenaire français, Max Tannart. Fatima, la sœur de Djamel, l'ancien rebelle parti à Hassi-Messaoud trimer pour les trusts pétroliers. France, un an plus tard. Le Parti National est au pouvoir et fait régner l'ordre « ultralibéral » avec ses milices. Gare aux émigrés qui débarquent clandestinement sur le territoire... surtout s'ils viennent du Sud. Infiltré dans cette France fermée par une frontière électronique théoriquement infranchissable, Djamel n'est pas un immigré comme les autres. Il ne vient pas chercher du travail ni militer aux côtés de la résistance « intérieure », il veut venger sa sœur disparue. Tuer Max Tannart. Djamel est un guerrier solitaire.

Intrigue proliférante, foisonnement de personnages attachants, action menée à cent à l'heure... Un thriller de politique-fiction auquel les développements récents de l'actualité algérienne et française donnent un saisissant parfum d'authenticité.

Jean-Marc Ligny, né en 1956 à Paris, n'a cessé depuis ses débuts, au tournant des années 70-80, de s'affirmer dans l'exploration de son univers personnel. *Inner City* a été distingué en 1997 par le Grand Prix de l'Imaginaire. Avec *Jihad*, son huitième roman chez Denoël, il signe son œuvre la plus ambitieuse et la plus accomplie — quelque chose comme son « Échiquier du mal ».



B 30543.9 3.98
ISBN 2.207.30543.0
125 FF TTC